



# Roberto Juarroz, entre réalité et verticalité

COMMUNICATION D'YVES NAMUR

A LA SEANCE MENSUELLE DU 13 AVRIL 2013

Voilà bien un exercice étrange, difficile voire frustrant que celui de l'admiration !  
Qui plus est, admiration déclinée au singulier !

C'était là pourtant, chères consœurs, chers confrères, l'objet d'une demande récente que m'adressait *Le Carnet et les Instants*. Un exercice auquel je me suis soumis de bonne grâce et je l'avoue, avec un plaisir certain... même s'il me fallait dans le même temps laisser de côté certaines figures pour lesquelles j'éprouvais aussi et depuis longtemps une véritable admiration.

J'ai souhaité approfondir aujourd'hui ce billet qui devait répondre à certaines limitations lors de sa publication, parce que l'un des nôtres, Fernand Verhesen, n'avait — à ma connaissance — guère évoqué, devant ses confrères de l'Académie, la figure de Roberto Juarroz qui pourtant l'avait accompagné durant toute sa vie. Je n'ai trouvé dans les *Propositions* de Verhesen que quelques pages consacrées à ce poète d'Argentine, des notes éparpillées et datées de 1962, 1965 ou 1989. Il en dira aussi quelques mots lors de la séance mensuelle du 13 juin 1998, une communication intitulée *À la lisière des mots : traduire un poème ?*, une intervention où il sera essentiellement question de son métier ou plus exactement de sa passion de traducteur.

Mais revenons à notre exercice d'admiration.

Comment choisir son admiration, préférer plutôt l'une que l'autre ? Car ils sont nombreux ceux dont je suis redevable, ceux qui m'ont fait, ceux auprès desquels j'ai puisé pour construire, vaille que vaille, un semblant d'être. Parce qu'on ne peut envisager, j'en suis intimement convaincu, une œuvre, fût-elle

poétique, que sur les seules ruines de quelques modèles ou maîtres que le temps nous aura donné de connaître, étudier ou parfois même rencontrer.

Ainsi, ceux dont je suis personnellement redevable - mais la liste pourrait être bien plus longue — sont-ils d'abord des Edmond Jabès, Roberto Juarroz, Paul Celan ou Rainer Maria Rilke. À ceux-ci, il me faudrait impérativement ajouter Cécile et André Miguel qui furent mes initiateurs et mes guides, dans cette maison de Ligny que j'ai fréquentée depuis mes dix-huit ans, comme l'on fréquentée des Hubin, Verheggen ou Crickillon. Sans les Miguel, Dieu sait si j'aurais approché si tôt ces auteurs auprès desquels je trouve aujourd'hui encore force et réconfort.

Mais puisqu'il fallait impérativement choisir, c'est avec Roberto Juarroz que je fis mon exercice d'admiration, me permettant au passage l'une ou l'autre réflexion sur la poésie.

Roberto Juarroz est né le 5 octobre 1925 à Coronel Dorrego, dans la province de Buenos Aires (Argentine) et il est décédé à Buenos Aires le 5 mars 1995.

Il vivait à Temperley, dans la banlieue de Buenos Aires où j'ai pu le rencontrer par deux fois. De 1958 à 1965, Juarroz a dirigé la revue *Poesia-Poesia*. Entre 1971 et 1984, on le retrouve comme directeur du département de bibliothéologie de la Faculté de philosophie et lettres de Buenos Aires. Il a, à ce titre et comme expert de l'Unesco, voyagé dans la plupart des pays de l'Amérique Latine et en Europe.

J'ai eu le privilège immense de croiser Roberto Juarroz et ce, à plusieurs reprises. D'abord furtivement, à Paris, il était accompagné de Michel Camus, son éditeur (qui deviendrait bientôt le mien), puis une semaine durant à Marseille. C'était en 1992, à l'occasion de la remise du prix Jean Malrieu étranger (j'y recevais, quant à moi, le Malrieu français) qu'il partageait alors avec le poète portugais António Ramos Rosa (qui, je le dis de façon confidentielle, avait fait expressément le voyage de Lisbonne à Marseille, il me l'a confié un soir, espérant croiser ainsi son vieil ami et correspondant, Fernand Verhesen, traducteur de Juarroz, mais c'était sans compter les membres d'un jury qui avait préféré un autre traducteur de l'œuvre de Juarroz, Roger Munier !). J'y retrouvais donc Juarroz dont je venais de publier au Taillis Pré une large partie de la *Onzième poésie verticale* traduite par

Fernand Verhesen et Rosa dont je venais aussi de faire paraître *Trois leçons matérielles*. Une semaine à déambuler tous trois dans Marseille, une semaine à lire en compagnie de ces maîtres, c'était là le plus beau cadeau qu'on puisse faire à un jeune poète, croyez-moi ! Juarroz recevra quelques mois plus tard Le Grand Prix de la Biennale Internationale de Poésie (1992) à Liège. Deux autres rencontres suivirent : à Buenos Aires où j'ai séjourné plusieurs semaines et aussi à Temperley, dans la maison de Laura Cerrato et Roberto. Dans toutes ces rencontres, j'étais accompagné de Silvia Vainberg, poétesse argentine. Celle-là même dont je n'ai jamais oublié cette phrase éclairante qui évoque pour moi la seule poésie qui tienne : « Entrevoir, écrivait-elle, l'altitude d'où personne ne regarde. » N'est-ce pas là une belle approche, une belle manière de parler de la poésie ? Mes rencontres avec Roberto Juarroz furent facilitées par sa présence et une connaissance bien meilleure que la mienne de la langue espagnole. Nous avons, lors de notre dernier voyage en Argentine, rencontré Laura et Roberto dans un bâtiment de l'université où Laura enseignait, un cours sur Samuel Beckett dont elle est une grande spécialiste. Ce fut, hélas, notre dernière rencontre, notre dernière conversation avec un Roberto Juarroz déjà malade et qui devait décéder quelques mois plus tard.

Roberto Juarroz est l'auteur d'une œuvre qui porte comme seul titre, *Poésie verticale*, précédé d'un chiffre, *Première poésie verticale*, *Deuxième*, *Troisième*, etc. Il y a ainsi à ce jour (et je ne pense pas qu'il y en aura d'autres) quinze poésies verticales publiées dont la dernière est parue en 2002 chez José Corti. « Cette insistance dans l'anonyme a un sens, écrira Roger Munier. La parole poétique prend ici naissance dans le sans-nom, sans-visage et s'y attache obstinément. »

Voici, pour vous familiariser avec cette œuvre, un poème de la *Première poésie verticale* et le dernier poème publié, celui de la *Quinzième poésie verticale* :

Je pense qu'en ce moment  
il n'est peut-être personne au monde qui pense à moi,  
que moi seul je me pense,  
et que si je mourrais maintenant,  
personne, pas même moi, ne me penserait.

Et voici que commence l'abîme,  
comme lorsque je m'endors.  
Je suis mon propre appui et je m'en prive.  
Je contribue à tapisser d'absence toute chose.

C'est peut-être pour cela  
que penser à un homme  
revient à le sauver.

(*Poésie verticale I à IV*, Le Talus d'Approche, 1995, Choix et traduction de  
Fernand Verhesen)

\*

Additionner est affaire de soustractions.  
Le plus démentit le moins,  
mais aussi le plus.

Une arithmétique flottante  
retient en gage tous les résultats.

C'est ainsi que deux mains parfois  
sont une seule main  
qui n'en serre aucune.

Additionner est un raccourci  
vers la soustraction cachée à l'affût.

(*Quinzième poésie verticale*, José Corti, 2002, traduction de Jacques Ancet)

La *Première poésie verticale* paraîtra à Buenos Aires en 1958 et ce, à compte d'auteur comme les trois verticales suivantes. La *Troisième poésie verticale* sera quant à elle préfacée par son compatriote Julio Cortazar qui à son propos parlait déjà « d'inventeur d'être ». Il lui faudra cependant attendre longtemps, une vingtaine d'années, pour enfin trouver un éditeur argentin digne de ce nom, ce sera Carlos

Lohlé qui publiera en 1978 une anthologie des poèmes de Juarroz. (Un autre poète argentin, Antonio Porchia, l'auteur des *Voix abandonnées* que Fernand Verhesen traduira aussi, a connu semblable désintérêt pour son œuvre. Dans le cas de Juarroz on peut se demander si son attitude « apolitique », dans ce pays tantôt gouverné par les dictateurs, tantôt par les intellectuels de gauche, n'est pas en partie responsable de sa mise à l'écart, lui que d'aucuns comme Char, Jaccottet, Paz ou Cortazar considéraient comme un « vrai et grand poète ». À cela s'ajoute probablement aussi le fait que la poésie de Juarroz est une poésie « pensante », à cent lieux des modes littéraires.) Curieusement, l'œuvre de Roberto Juarroz semble avoir touché plus rapidement le monde francophone. Ainsi, Fernand Verhesen, cet infatigable passeur, fut-il son premier traducteur en français (aussitôt suivi par Roger Caillois et Munier) et son premier éditeur en Europe. (La toute première publication en français le fut en mars 1962 dans *Le Journal des Poètes* à l'initiative de Fernand Verhesen.) Les premières verticales paraîtront aux Editions du Cormier de 1962 à 1972. Roger Munier, autre proche et traducteur de Juarroz, fera paraître un large choix de poèmes dans la collection « L'espace intérieur » des Editions Fayard, en 1980. Plusieurs verticales parurent à l'enseigne des Lettres vives de Michel Camus et Claire Tiévant. En 1995, j'aurai aussi le privilège de faire rééditer les quatre premières verticales au Talus d'Approche. Au Taillis Pré, nous avons aussi publié en 1985 trente poèmes de la *Onzième poésie verticale*, choisis, traduits et présentés par Fernand Verhesen. La *Douzième verticale* est parue dans la collection « Orphée » des Editions La Différence et les dernières verticales chez José Corti, avec des traductions de Roger Munier, Silvia Baron Supervielle et Jacques Ancet.

Fernand Verhesen qui préfaçait la réédition au Talus d'Approche des quatre premières verticales, écrivait que le poème de Juarroz « ne se prête nullement à être promoteur de vérité(s), il est au contraire producteur du réel (dans l'acception de René Char : La connaissance productive de Réel). J'emploie ce terme, ajoute Verhesen, pour désigner la signification induite de la réalité donnée, de l'être, toujours à découvrir, à comprendre, à inventer éventuellement par le truchement d'hypothèses (les « peut-être », les « sans doute » très significatifs), destinées à sonder, par une suite d'approches aussi précises que possible, les réalités promues au Réel. »

La poésie de Roberto Juarroz est une poésie métaphysique par les thèmes fondamentaux dont elle traite. Une poésie construite, quasi sur un modèle mathématique, avec de nombreuses propositions que le poète ne semble pas imposer formellement : hypothèse, thèse, antithèse voire contradiction. Une poésie constamment interrogative même si son auteur emploie relativement peu ce signe de ponctuation, c'est aussi une poésie qui semble échapper à la simple raison mais s'ouvre plutôt aux multiples possibles. Ainsi, ce fragment du texte XV de la *Douzième poésie verticale* :

Chercher une chose  
c'est toujours en trouver une autre.  
Ainsi, pour trouver certaine chose,  
il faut chercher ce qu'elle n'est pas.

Chercher l'oiseau pour trouver la rose,  
chercher l'amour pour trouver l'exil,  
chercher le rien pour découvrir un homme,  
aller vers l'arrière pour aller vers l'avant.

(*Douzième poésie verticale*, La Différence, 1993, traduction de Fernand Verhesen)

La poésie de Roberto Juarroz s'inscrit souvent dans un espace, celui qui sépare les choses et leurs contraires, la présence et l'absence, et un troisième espace. C'est ce que l'on a appelé à son propos, le tiers secrètement inclus, lieu de prédilection du poème (son noyau) mais nous reviendrons un peu plus tard sur cette notion, si vous le voulez bien.

Une chose encore dont j'aurai été le témoin à plusieurs reprises : il faut avoir écouté Roberto Juarroz lire ses poèmes ou plus exactement les marteler (joignant le geste à la parole) avec une extrême conviction pour ajouter encore du sens au sens du poème.

Juarroz aura également laissé quelques livres plus théoriques, ce sont *Fidélité à l'éclair* (Lettres Vives), *Poésie et réalité* (Lettres Vives), *Poésie et Création* (Editions Unes) ou les *Fragments verticaux* (Corti).

Mais recevons un instant à ces « verticales » et au sens à donner précisément à ce terme « verticale »

Juarroz a abordé ce sujet dans *Fidélité à l'éclair*, un livre de conversations avec Daniel Gonzales Dueñas et Alejandro Toledo. Un livre qui s'ouvre d'emblée sur cette question : quel est le sens de la verticalité dans votre poésie ? Il y répond en évoquant d'abord son expérience de la lecture des poètes dans sa jeunesse, une lecture attentive où lui apparaissait déjà que « même chez les grands poètes, il y avait des zones plus faibles, un peu lâches, des zones qu'on pouvait remplacer, laisser de côté. Je trouvais, ajoutait-il, chez de nombreux auteurs (et aujourd'hui dans la majeure partie de la poésie), des passages où la description, l'anecdote ou l'effusion sentimentale dévoraient la poésie. Alors j'ai commencé à éprouver la nostalgie d'une aventure qui serait la recherche d'une poésie plus dense, où chaque élément serait comme quelque chose d'irremplaçable, où déplacer une virgule, changer un mot de place ou un blanc serait une catastrophe... une poésie qui ne se limiterait pas à cultiver l'atmosphère, les réactions sentimentales, mais qui aurait (qui oserait avoir) possibilité d'unifier une fois pour toutes ce qui a été si absurdemment séparé : la pensée et l'émotion. »

La « verticalité » de Juarroz, c'est donc en quelque sorte de la « transcendance » au sens même où Kant l'entendait, c'est-à-dire au-delà de toute expérience possible ou, comme le dit la phénoménologie, la conscience de quelque chose qui se dépasse. Ainsi écrit-il dans les *Fragments verticaux* :

Concevoir une poésie sans transcendance, c'est placer la poésie hors de la réalité, tomber dans l'abstraction. Rien ne peut ne pas aller au-delà de soi-même. Ce qui ne se transcende pas et se réduit uniquement à soi, est destiné à périr. La poésie est transcendance à son plus haut niveau, en se projetant de tous côtés, et en faisant que tout, dans sa vision, se projette vers autre chose.

Fragment vertical 147.

(Fragments verticaux, José Corti, 1993, traduction de Silvia Baron Supervielle)

Pour Juarroz, si la poésie est faite de réalités, il lui faut aussi ouvrir cette réalité, « la projeter dans une dimension plus vaste ». La notion même de verticalité suppose comme le précisera Juarroz « qu'on traverse, qu'on brise, qu'on aille au-delà de la dimension plate, stéréotypée, conventionnelle et qu'on cherche autre chose ». Cette notion, on la retrouve dès l'épigraphe de la *Première verticale* :

Aller vers le haut n'est rien qu'un peu plus court ou un peu plus long que  
d'aller vers le bas.

Un poème de cette même *Première verticale* évoque aussi cette notion de verticalité :

Il y a des vêtements qui durent plus que l'amour.  
Il y a des vêtements qui commencent avec la mort  
et font le tour du monde  
et de deux mondes.

Il a des vêtements qui au lieu de s'user  
deviennent de plus en plus neufs.

Il y a des vêtements pour se dévêtir.

Il y a des vêtements verticaux.

La chute de l'homme  
les met debout.

(*Poésie verticale I à IV*, Le Talus d'approche, 1995, traduction de Fernand Verhesen)

Si nous pensons tout naturellement « verticalité » — c'est mon cas — dans le sens de « mouvement vers le haut », il faut avouer qu'un Roger Munier, avec raison, évoque plutôt un mouvement vers le bas et le poème que nous venons de lire renforce cette idée-là. Dans un choix de poèmes qui paraît au Seuil en 2006, Munier se sert d'ailleurs de la définition de « vertical » selon Littré pour argumenter. « Ligne verticale, celle que suivent les corps qui tombent. » La verticalité ajoute-il « est d'abord une chute — ou du moins suit la direction d'une



chute. » La verticalité du Juarroz devrait donc se comprendre comme étant une recherche dans les profondeurs, « il cherche, dit Munier, cette profondeur où s'enracine l'énigme des choses, tout l'inconnaissable du connu où nous vivons, l'étrangeté à certaines heures insoutenable d'exister, la mort. » Ce n'est d'ailleurs rien d'autre que ce que dit aussi le poète Salah Stétié dans son essai *Ur en Poésie*. « La poésie, écrit-il, est liée consubstantiellement à la mort. De la nuit à la nuit court le frémissement – la vibration du dit. » La *Onzième verticale* contient un poème qui éclaire merveilleusement cette idée de recherche dans les profondeurs, « une archéologie des sources » comme l'écrit Juarroz :

Il faut creuser les sources.

Il faut creuser les sources  
et trouver celles qui sont par-dessous.

Il faut creuser chaque pas  
et puis la trace de chaque pas.

Il faut creuser chaque parole  
et l'absence qu'entraîne chaque parole.

Il faut creuser chaque songe  
comme si c'était un continent.

Il faut creuser le monde  
jusqu'à ce qu'il soit une seule excavation.

Il faut découvrir les sources  
qui furent enterrées jadis,  
peut-être dès l'origine.

Il faut fonder une nouvelle archéologie :  
l'archéologie des sources,  
l'archéologie totale.

(*Onzième poésie verticale*, Le Taillis pré, 1992, traduction de Fernand Verhesen)

Dès la *Première verticale* le ton est donné, et il en sera ainsi tout au long des quinze verticales. Une pensée, certes ordonnée — il apparaît d'ailleurs que les poèmes de Juarroz répondent à un canevas géométrique assez constant, avec une donnée, son contraire et leurs envers — mais une pensée qui conserve cette possibilité extrême d'ouverture, voire d'infini. Cette poésie, écrit Roger Munier dans la revue *Spirale*, « ira vers le fond, dans un mouvement propre à atteindre la face cachée des choses et parfois leur abîme ». Roberto Juarroz se plaît donc à opposer les contraires et on ne peut pas ici évoquer la dialectique de Juarroz sans évoquer, me semble-t-il, un Héraclite d'Ephèse dont je citerai simplement le fragment 8 : « Ce qui s'oppose s'accorde ; de ce qui diffère résulte la plus belle harmonie ; tout devient par discorde. » J'ai souvent cité un poème de la *Douzième poésie verticale* parce qu'il contient une réflexion philosophique telle qu'on ne peut qu'être subjugué — en tout cas moi je le suis — par cette idée et cette ouverture de l'esprit :

Certaines lumières éteintes  
éclairent plus  
que les lumières allumées.

Il y a des lieux où il ne faut pas  
que quelque chose soit allumé pour y voir clair.  
De plus il y a des choses  
qui s'éclairent mieux toutes lumières éteintes,  
comme certaines strates obliques de l'homme...

(*Douzième poésie verticale*, La Différence, 1993, traduction de Fernand Verhesen)

On le voit donc clairement : la dialectique de Juarroz consiste à vider les choses de leur contenu et du sens habituel qu'elles ont pour laisser place à un espace nouveau que justement la poésie seule pourrait habiter.

Quant à la langue de Juarroz, il s'agit toujours d'une langue claire, limpide, sans guère de mots autres que ceux du quotidien mais qui nous portent dans une dimension nouvelle.

À ce propos, Michel Camus des *Lettres Vives*, le principal éditeur de Juarroz durant son vivant (il y aura par la suite José Corti), a introduit dans sa préface à la *Douzième poésie verticale*, une notion intéressante qui est celle du « tiers secrètement inclus », ce que le physicien Basarab Nicolescu appelait « la troisième dimension ». La poésie de Juarroz se situe exactement là : ni de ce monde, ni de l'autre monde, un espace hors des espaces conventionnels où d'innombrables possibilités sont offertes aux hommes. « Tout se passe, écrit Camus, comme si la poésie retournait la vue et les choses, comme si la poésie les renversait pour découvrir, non pas l'envers de l'endroit, mais l'envers de l'envers (qui n'est pas l'endroit) ». On le devine, cette pensée est proche de la pensée zen. À propos d'une définition éventuelle de la poésie qu'on lui demandait, Juarroz répondit justement par une anecdote de la tradition du bouddhisme Zen, un Kôan attribuée à Basho et que je vous cite : « J'ai expliqué le Zen au cours de toute ma vie, confessait un jour Basho, et, cependant, je n'ai jamais su le comprendre. Mais, lui dit son interlocuteur, comment pouvez-vous expliquer quelque chose que vous ne comprenez pas ? Oh, s'exclama Basho, dois-je aussi vous expliquer cela ? »

La poésie, on le sait, échappe aux définitions les plus savantes, tout au plus peut-on dire qu'il a avec la poésie, du son et du sens (en principe !). Jorge Luis Borges, son compatriote, a donné dans ses *Dialogues* avec Osvaldo Ferrari, une réponse assez semblable à celle de Juarroz lorsqu'on lui demandait à quoi servait la poésie. « La semaine dernière, répondit-il, deux personnes m'ont posé la même question : « A quoi sert la poésie » ? Je leur ai répondu : « Mais, à quoi sert la mort ? A quoi sert l'arôme du café ? A quoi sert l'univers ? A quoi est-ce que je sers, moi ? A quoi servons-nous ? » Il est vraiment étrange qu'on vous demande des choses pareilles. »

Juarroz écrira cependant dès la première page de *Poésie et Réalité* que « la poésie est une tentative risquée et visionnaire d'accéder à un espace qui a toujours préoccupé l'homme : l'espace de l'impossible, qui parfois semble aussi l'espace de l'indicible. » Comme quoi les tentations sont grandes de définir malgré tout un art qui se voudrait au-delà de toutes définitions !

Une parenthèse : j'évoquais il y a un instant la personne de Basarab Nicolescu, un physicien théoricien du CNRS qui préside le Centre International de Recherches et Etudes Transdisciplinaires (CIRET) et auteur, entre autres titres,

aux Editions du Rocher des *Théorèmes Poétiques* ou du manifeste *La Transdisciplinarité*. Roberto Juarroz et Michel Camus participaient à ces travaux-là sur la transdisciplinarité et ils se rencontrèrent tous lors du premier congrès mondial de la Transdisciplinarité (1994) au couvent d'Arrabida au Portugal. L'attitude de notre confrère Fernand Verhesen (et je puis en témoigner) changea quelque peu à l'égard de son ami Juarroz, tant Basarab Nicolescu lui paraissait être un fumiste, la transdisciplinarité douteuse, Camus et Juarroz égarés au cœur de ce mouvement-là.

Mais revenons à Juarroz et à sa poésie, celle-là même qu'un André Velter, par exemple, disait être « un chemin d'éveil » et à une notion essentielle pour Juarroz, celle de la réalité. *Poésie et Réalité*, un essai paru chez Lettres Vives en 1987, aborde cette question essentielle dans l'œuvre de Juarroz et il apparaît clairement pour l'auteur qu'une relation étroite existe entre la poésie et la réalité dans la mesure où, selon Juarroz, « la première condition de toute poésie digne de ce nom est une rupture : ouvrir l'échelle du réel. » Rien d'autre, en fait que ce que disait aussi le peintre Paul Klee : « le visible n'est qu'un exemple du réel ». Il appartient ou plutôt il appartiendrait donc à la poésie de créer plus de réalité, « d'ajouter du réel au réel ». Le poète, et en l'occurrence Roberto Juarroz, est l'un de ceux, comme l'homme de sciences par ailleurs, qui a charge d'ouvrir, de « donner à voir » selon l'expression même de Paul Eluard.

La poésie de Roberto Juarroz est entièrement fondée sur cette acceptation-là. Ainsi le poète est-il celui qui peut ouvrir à plus de réel(s) ou à plus de réalité(s). « *Je vis le poème*, écrivait d'ailleurs Juarroz, *comme une explosion d'être par-dessous le langage.* »

Pierre Reverdy a également parlé de cette chose. « Le poète, écrit-il dans *Cette émotion appelée poésie*, le poète est un transformateur de puissances – la poésie, c'est du réel humanisé, transformé, comme la lumière électrique est la transformation d'une énergie redoutable et meurtrière à trop haute tension. Au réel vrai le poète substitue le réel imaginaire. »

Evoquer la figure de Roberto Juarroz et mon admiration pour cette œuvre-là, vous l'aurez compris, c'était rendre hommage à une pensée dont je suis redevable. C'était aussi, en filigrane, rendre hommage à notre confrère, Fernand Verhesen,

l'un de ses meilleurs traducteurs. C'était aussi évoquer avec vous cet *art de l'impossible* qu'est la poésie. « Une recherche constante de l'autre côté des choses, du caché, de l'envers, du non-apparent, de ce qui semblait ne pas être, disait Juarroz. »

Et au moment de prendre congé, je ne peux résister — malicieusement — à vous lire cette réflexion de Juarroz, extraite des *Fragments verticaux* et que voici : « Entre celui qui donne et celui qui reçoit, entre celui qui parle et celui qui écoute, il y a une éternité inconsolable. Le poète le sait. »

Le poète, mes chères consœurs, mes chers confrères, le sait bien, parce qu'il habite souvent cette éternité inconsolable où, bon gré mal gré, on l'a, semble-t-il, définitivement placé !

Copyright © 2013 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Yves Namur, *Roberto Juarroz, entre réalité et verticalité* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2013. Disponible sur : <[www.arlfb.be](http://www.arlfb.be)>